

Un tibia sur le dos

Isabelle Mongrue-Barreau

J'aime sentir le linge propre, mon linge, mes vêtements dans lesquels je mets mon nez comme un petit animal pour me rappeler le plaisir que me procurait mon cher Feufeu. Pourquoi « procurait » ?

Deux jours après mon arrivée, j'ai fait tomber, en dormant, ce bien si précieux, si doux et si personnel, et la surveillante du dortoir a eu l'heureuse initiative de ne pas me le rendre afin que je grandisse un peu dans ma tête.

Le seul lien avec ma vie d'avant, mon doudou, mes odeurs familières, la douceur qui me manque cruellement, tout cela m'a été retiré.

Le dimanche, nous avons droit à un lever plus tardif pour aller à la messe et non en cours puis temps libre, jeux ou promenades sur cette immense plage de sable gris, pour finir notre journée aux vêpres.

Enfin un peu de calme, de jeux, de rires entre fillettes malheureuses.

Mon premier dimanche reste lui aussi gravé dans ma mémoire.

À 14 h 00, distribution de gourmandises. Et c'est avec quelques pincements au cœur et des larmes au bord de mes paupières que je vois le partage de toutes mes friandises et de mes jouets, apportés dans la petite valise bleue, parmi les fillettes avides de se régaler et de découvrir de nouveaux jeux.

Puis, par force, j'oublie et je me réfugie dans les parties de ballon ou châteaux de sable qu'on nous propose sur cette longue plage de sable gris, de mer grise sous un soleil de fin d'été à peine chaud.

Et le volet médical dans tout ce programme chronométré comme à l'armée ?

Quelle surprise ! À peine arrivée avec mon corset, je suis convoquée pour un rendez-vous chez le médecin qui me prescrit un corset de plâtre, comme toutes mes petites camarades.

Qu'est-ce que tu croyais ? Pensais-tu, Isabelle, que tu resterais quelques semaines, uniquement de passage sans qu'un traitement adapté ne te soit prescrit ?

Je pars donc curieuse et le sourire aux lèvres, encore innocente, vers cette petite salle blanche, à l'odeur douceuse de plâtre mouillé.

Une animatrice m'intrigue en me demandant si j'ai peur et en me disant que je rirai moins en revenant ! Quelle psychologie !

On me déshabille, je garde ma culotte, mais adieu mes jolies petites chemises en coton que maman a achetées avant mon départ. On m'enfile une espèce de tube en jersey de coton qui s'applique sur mon torse après qu'on ait découpé deux ronds pour laisser passer mes bras.

On m'installe sur une table de torture, le mot n'est pas trop fort, car on me sangle les pieds et la tête à chaque extrémité de la table.

Commence alors la véritable séance de torture ! Un infirmier tourne une manivelle qui écarte petit à petit les deux supports sur lesquels sont sanglés mes pieds et ma tête. Cela s'appelle une élongation dorsale.

J'ai sept ans et je viens de connaître la douleur physique. On tire sur mes pieds d'un côté et sur ma tête à l'opposé jusqu'à ce que je hurle puis je reprends mon souffle et on continue un peu plus à allonger cette colonne vertébrale en S.

Stop, on arrête, on mouille puis on déroule tout autour de mon torse étiré les bandelettes de plâtre.

On découpe à la scie une large fenêtre au niveau de ma poitrine et une plus petite dans les dos. Cela me permettra de changer cet affreux jersey qui me sert désormais de chemise et de me nettoyer à l'aide d'une espèce d'aiguille à tricoter au bout de laquelle nous enroulons un tampon d'ouate alcoolisé.

Mon dieu comme j'ai peur d'être moi-aussi coupée par cette scie menaçante ; j'ai peur de voir le sang gicler au milieu de ce blanc immaculé.

Personne ne me dira jamais que cette scie est inoffensive pour la peau et que mes craintes sont infondées. Psychologie !

Je retourne au dortoir et suis autorisée à me reposer un peu après cette épreuve épouvantable.

J'aimerais me consoler avec mon Feufeu, le toucher, le sentir, mais cela est impossible désormais.

Je me rassure en reniflant mes draps, sensuellement, la bouche légèrement entrouverte afin que toutes ces odeurs qui me réconfortent tant m'enivrent et me consolent un peu.

Une autre spécificité du suivi médical à Berck m'a profondément marquée.

Outre la gymnastique corrective pour renforcer nos muscles et améliorer notre posture, nous avons deux exercices hebdomadaires.

Le premier permet de vérifier l'état de notre capacité pulmonaire. En effet, cette déformation de la cage thoracique qui comprime les poumons peut avoir des conséquences dramatiques sur notre respiration et sur notre cœur.

Chacune à notre tour, nous nous approchons de la table sur laquelle nous attend un embout trempé dans un liquide désinfectant se poursuivant par un tuyau qui, lui-même, est raccordé à une étrange machine ; celle-ci dispose d'un écran en verre qui permet de voir une aiguille monter ou descendre au rythme de notre souffle.

Nous glissons l'embout au goût de formol entre nos lèvres, nous inspirons fortement par le nez et nous expirons l'air emmagasiné pour avoir

le plaisir de voir, chaque semaine, monter toujours plus haut cette aiguille.

Le second exercice original nous oblige à nous assoir sur un autre engin étonnant. Il s'agit d'un support métallique avec un petit siège carré, en bois, réglable. Une fois assise, je sens le manipulateur descendre un nouveau carré sur le sommet de mon crâne et je dois me grandir, sans jamais décoller les fesses, mais en étirant la colonne vertébrale et la nuque. Pas douloureux, mais marquant.

Première visite

Le grand jour arrive enfin !

Trois semaines c'est long quand on attend de revoir ses parents chéris, son frère et sa sœur adorés.

Il me faudra encore patienter jusqu'à 14 h 00, car en 1963, à Berck, les enfants de moins de douze ans ne peuvent recevoir de visite que l'après-midi de 14 h 00 à 17 h 00 et n'ont pas le droit de sortir de l'institut pour se promener.

Psychologie !

Le repas vite avalé, je trépigne d'impatience et enfin j'aperçois papa, maman, Daniel et Dominique.

Quelle joie d'être cajolée par tous ceux que j'aime. Je me blottis dans leurs bras, je les touche, les sens et ne cesse de rire, sans doute nerveusement.

Je passe ces trois petites heures à babiller en racontant tout et n'importe quoi, mes rires et mes peines des dernières semaines.

La mère supérieure, infirmière-chef arrive alors pour s'entretenir avec mes parents. Maman lui demande immédiatement si tout se déroule selon le calendrier prévu et si je serai bien sortie pour Noël.

Et tout cela en ma présence, moi ayant les oreilles grandes ouvertes.

« Pour Noël, vous n’y pensez pas !

Madame, les enfants qui entrent dans notre institut, restent généralement deux ans voire plus lorsqu’ils se font opérer. » !!!

Les sourires se sont figés et chaque visage commence à grimacer de souffrance.

Je ne ris plus, je pleure, les miens pleurent avec moi dès que la religieuse a tourné les talons. Puis papa et maman me consolent en me disant que ce n’est pas sûr, que ce sera pour mon bien...

L’heure du départ approche et papa aimerait prendre une photo de nous tous réunis.

C’est chose faite, un gentil monsieur immortalise cette scène qui fixe sur la pellicule la tristesse de deux adultes et deux adolescents pendant qu’une petite fille esquisse un timide sourire.

Départ de la famille puis très vite, les vêpres, le dîner, le coucher et les pleurs le nez dans mes draps.

Noël est arrivé et je cours sur la plage de Berck où les enfants malades tentent d’oublier la séparation en profitant des quinze jours de vacances à jouer, crier, danser, chanter et faire des châteaux de sable.

Je ne suis pas rentrée à la maison et le verdict est vite tombé, peu de temps après la première

visite familiale : je resterai au moins jusqu'à l'été prochain.

J'ai écouté avec une tristesse immense cette nouvelle puis j'ai sans doute inconsciemment réorganisé mes neurones afin de planifier mes prochains mois et accepter ma condition de pensionnaire à long terme.

J'ai toujours eu besoin d'avoir des repères et ceux-ci sont très importants pour supporter cette longue séparation. Le repère le plus important est la date de la prochaine visite familiale.

Elle a lieu tous les quinze jours, le dimanche. Maman est toujours présente, souriante et attentionnée. Elle est parfois accompagnée de papa lorsqu'il ne travaille pas, de Daniel ou Dominique ou bien d'une gentille voisine ou d'un autre membre de la famille.

Lors de la deuxième visite, maman vient seule. Je lui réserve un accueil glacial et je lui adresse la parole du bout des lèvres, uniquement pour répondre à ses questions. Je passe les deux heures qu'elle attendait avec tant d'impatience, le visage fermé, tourné vers la vitre, le regard au loin. À quatre-vingt-onze ans aujourd'hui, elle en a un souvenir précis et verse à nouveau les larmes qu'elle n'a libérées, ce jour-là, que lors de son parcours retour qui fut bien triste.

La suite sur [Les Éditions du Net...](#)